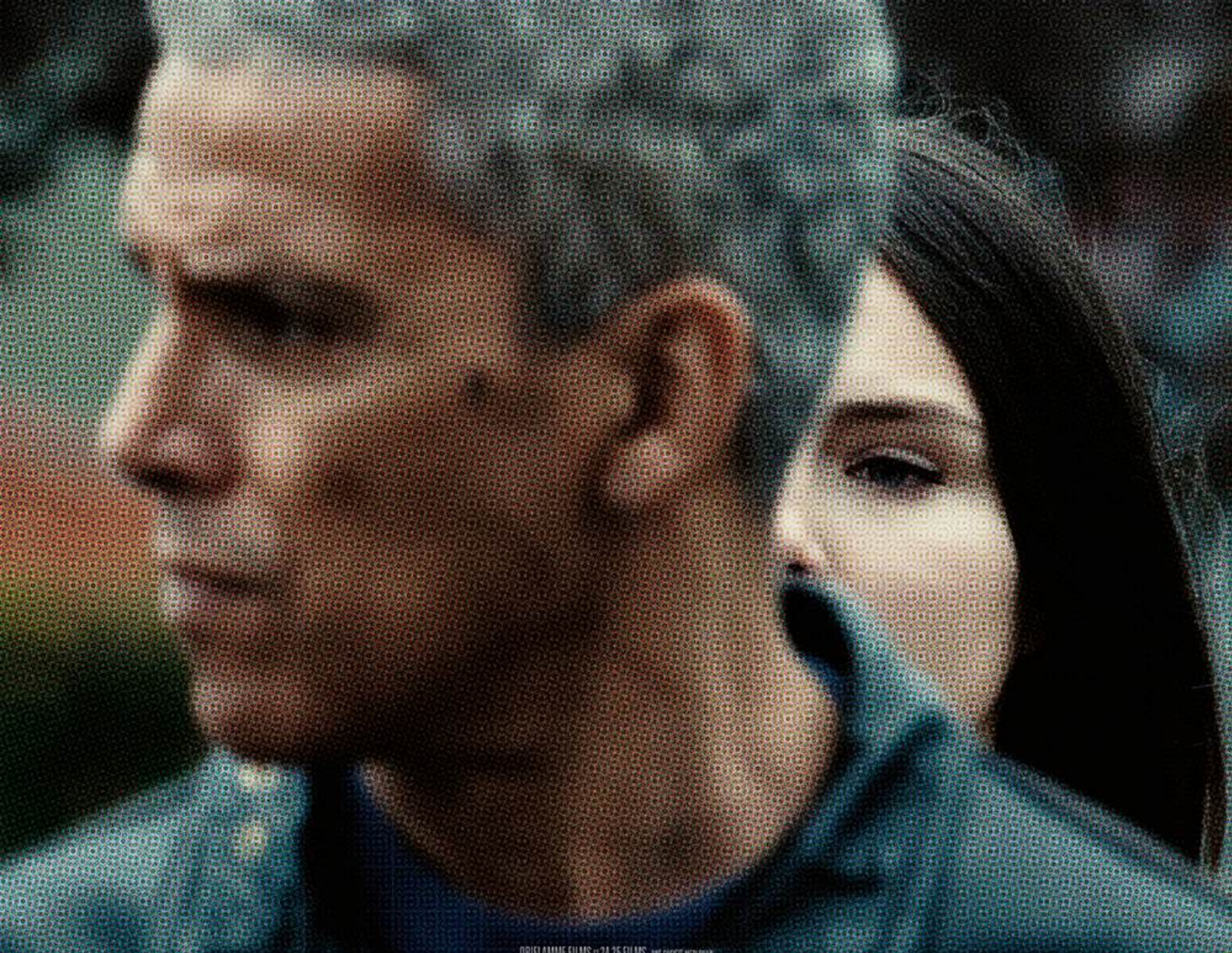

ORIFLAMME FILMS ET 24 25 FILMS - UNE SOCIÉTÉ MEDIAWAN
PRÉSENTENT

SAMI BOUAJILA · MALLORY WANECQUE · JEAN-PIERRE DARROUSSIN · VALÉRIE DONZELLI · STEFAN CREPON

RAPACES

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR **PETER DOUROUNTZIS**

SCÉNARIO ORIGINAL DE CHRISTOPHE CANTONI · CHRISTOPHE COUSIN · FABIANNY DESCHAMPS

AVEC ANDRÉA BESCOND · SAMUEL JOUY · PAUL HAMY · MATTHIEU LUCCI · SÉBASTIEN HOUBANI · CLÉMENT FIORI · KEVIN MACHART ET GILLES COHEN

IMAGE VICTOR SEGUIN AFC DÉCORS OLIVIER RAOUT MONTAGE JEAN-CHRISTOPHE BOUZY MUSIQUE ORIGINALE AMINE BOUHAFA SON FRANÇOIS BOUDET JOHN GOC MARC DOISNE CASTING ÉLODIE DEMEY HMUA JULIETTE DENIS HMUA COSTUMES RACHÈLE RAOULT DIRECTEUR DE PRODUCTION THOMAS BERTHON-FISCHMAN RÉGISSEUR GÉNÉRAL ROLAND BERTHEMY

PRODUIT PAR NICOLAS SAUBOST SCRIPTE ALEXIA MONTREGU MAQUILLAGE LISA SCHONGER COIFFURE EMMA PICARD POST-PRODUCTION AURÉLIEN ALIEU SUPERVISION DES EFFETS VISUELS KENDO JUDGER STÉPHANE BIDAULT PRODUIT PAR THIBAULT GAST MATTHIAS WEBER CHRISTOPHE DELSAUX PRODUCTEURS EXÉCUTIF DAVID GIORGIANO UNE PRODUCTION ORIFLAMME FILMS 24 25 FILMS UNE SOCIÉTÉ MEDIAWAN

EN COPRODUCTION AVEC ZINC FRANCE 2 CINÉMA AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA PANACHE PRODUCTIONS ET LA COMPAGNIE CINÉMATOGRAPHIQUE BE TV ET ORANGE PROXIMUS AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE ET DU TAX SHELTER DE MOVIE TAX INVEST AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS NETFLIX LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES ET DU CNC

AVEC L'AIDE DE LA RÉGION LIMOUSIN EN PARTENARIAT AVEC LE CNC EN ASSOCIATION AVEC ENTOURAGE SOFICA 3 CINÉAGE 6 CINECAP 8 INDÉFILMS 13 LA BANQUE POSTALE IMAGE 10 AVEC LE SOUTIEN DE LA SACEM LA PROCIREP ET DE L'ANGOA DISTRIBUTION FRANCE ZINC VENTES INTERNATIONALES CINGER & FED

Oriflamme Films · 24 25 Films · Mediawan · 2 cinéma · Panache · La Compagnie Cinématographique · Proximus · France tv · NETFLIX · La Région · Entourage Sofica · Cinéage · Cinecap · Indéfilms · Zinc · UniFrance · cineworx

« RAPACES »

Un film de Peter Dourountzis

Date de sortie en Suisse romande : 2 juillet 2025
Date de sortie en Suisse allemande: TBA

Long-métrage, France, 2025
DCP, Couleur, 104 min.
Langue : français

CONTACT

Presse
Eric Bouzigon
eric@filmsuite.ch
079 320 63 82

Distributeur
cineworx gmbh
info@cineworx.ch
061 261 63 70

1. Synopsis

Samuel (Sami Bouajila), journaliste d'investigation chevronné, et Ava (Mallory Wanecque), sa fille et stagiaire, sont chargés de couvrir pour leur magazine le meurtre d'une jeune femme. D'abord simple observatrice, Ava se laisse happer par l'enquête, jusqu'à franchir les limites de son rôle.

« Rapaces » est un polar contemporain haletant, qui mêle suspense, enjeux médiatiques et récit intergénérationnel. Le film interroge la limite entre information et sensationnalisme et brosse le tableau d'un duo père-fille à la fois complice et conflictuel. Autour d'eux, une rédaction soudée mais sous pression, incarnée avec brio par Jean-Pierre Darroussin et Valérie Donzelli, prête à tout pour décrocher LE scoop.

2. Biographie de Peter Dourountzis

Né en 1979 à Paris, Peter Dourountzis a obtenu son diplôme à l'ESRA (École Supérieure de Réalisation Audiovisuelle) en 2002. Avant de se consacrer au cinéma, il a travaillé pendant une quinzaine d'années au SAMU Social de Paris, une expérience qui a profondément influencé son regard sur la société et nourri ses premiers projets cinématographiques.

Après plusieurs courts-métrages remarqués, tels que « Errance » (2014) et « Grands boulevards » (2016), il signe son premier long-métrage, « Vaurien » (2020), sélectionné à la Semaine de la Critique au Festival de Cannes. Ce film, qui aborde la question des féminicides à travers le point de vue d'un tueur en série, est salué pour sa tension narrative et son audace.

En 2025, il réalise « Rapaces », un polar contemporain mettant en scène un duo père-fille enquêtant sur le meurtre d'une jeune femme. Le film est produit par 24 25 Films et Oriflamme Films, avec la participation de France Télévisions et Netflix.

3. Interview avec Peter Dourountzis

Comment est née l'idée de « Rapaces »?

Peu après la sortie de « Vaurien », Christophe Delsaux (Oriflamme Films), m'a proposé de mettre en scène un scénario écrit et dialogué par Christophe Cantoni, ex-journaliste à « Détective », inspiré par l'affaire « Elodie Kulik » qu'il avait couvert à l'époque. Je n'étais pas entièrement convaincu par le script, mais l'arène dans laquelle se déroulait l'intrigue m'intéressait beaucoup. Je leur ai demandé si je pouvais réécrire et me réapproprier l'histoire pour y implanter un autre récit. Et je suis reparti d'une page blanche. Puis j'ai proposé à Thibault Gast et Matthias Weber (2425 Films) de nous prêter leur expérience du thriller et nous rejoindre dans l'aventure.

Cela vous ramenait au fait divers. Est-ce un sujet qui vous passionne?

Le fait divers a toujours inspiré la littérature et le cinéma. Il s'est répandu à la télévision avec le succès d'émissions comme « Faites entrer l'accusé » et très vite aussi sur les plateformes qui en ont fait leur fonds de commerce. Le fait divers fascine parce qu'il est vrai, donc imparable ; « ça s'est passé comme ça », « c'est mieux que la fiction ». D'autant qu'une même affaire peut varier du médiocre au sublime, du comique au tragique et que chacun peut s'identifier. Qu'on le traite à distance comme un divertissement ou avec un rire de défense, c'est une façon de se protéger du fait que cela nous arrive. Surtout, le fait divers permet de comprendre la vie de ses contemporains, de façon sociologique et dit souvent mieux une vérité que ne font qu'effleurer certains romans. En ce qui me concerne, j'ai commencé à m'y intéresser pour « Vaurien » : je m'étais documenté sur les tueurs en série parisiens des années 90 comme Guy Georges, Mamadou Traoré ou Patrick Trémeau et j'en étais ressorti lessivé. Au fond, ces histoires évoquaient la domination masculine. Or, à cette époque, on ne parlait pas encore de société patriarcale ni de féminicide. Dans la vie, je serais plutôt de nature à observer les choses. Mes 15 années passées au Samu Social de Paris où la violence ordinaire, que l'on appelle aussi « fait divers », était en quelque sorte mon quotidien. Il en reste certainement quelque chose dans mon écriture.

Les violences faites aux femmes, c'est aussi ce qui rapproche « Rapaces » de « Vaurien »…

C'est une question à laquelle je suis sensible depuis l'adolescence. À 12-13 ans, j'étais insouciant, libre d'aller où je voulais, l'espace public m'appartenait. Parce que j'étais un homme, et qu'il ne pouvait rien m'arriver. Je me sentais une forme d'immunité. Et j'ai réalisé que ce n'était pas le cas pour les femmes de mon entourage. C'est comme ça que je me suis posé la question : « c'est quoi de vivre avec cette peur ? » De cette interrogation est né « Vaurien », puis « Rapaces », qui prolonge la réflexion. Prendre le fait divers comme sujet principal de mon film et des journalistes spécialisés de « Détective » comme les héros du récit, c'était nécessairement évoquer les violences masculines, qui en composent les affaires les plus feuilletonnantes, et les plus marquantes.

Vous avez choisi de faire de vos héros des journalistes du « Nouveau détective ». Était-ce une façon de réhabiliter ce magazine méprisé ?

D'une certaine manière, oui. Lorsque vous imaginez un détective de cinéma ou de roman, il y a de fortes chances pour que vous repensiez à Philip Marlowe, Mike Hammer ou Sam Spade. Du début des années 30 à la fin des années 70, ces héros américains ont formaté la figure de l'enquêteur solitaire. Pourtant, l'un des détectives les plus captivants est né en 1928, et il est français. Henri La Barthe l'a imaginé de toutes pièces, et son détective à lui n'est pas un homme, mais un journal. À son heure de gloire, « Détective » tirait à 400.000 exemplaires par

semaine ! Dès le départ, il opta pour un langage hautement littéraire, choisissant ses rédacteurs parmi l'élite de son temps : Simenon, Morand, Dijan, Mauriac, Cocteau, Albert Londres lui-même. Mais aussi Joseph Kessel, dont le frère Georges dirigeait l'hebdomadaire. À ceux-là s'ajoutent les financeurs, Gaston et Raymond Gallimard, à qui le succès de « Détective » permit d'acquérir une indépendance financière. Preuve qu'à l'époque, tout était conçu pour que le journal ne devienne jamais bas de gamme ! Aujourd'hui, il est de bon ton de dénigrer « Détective ». À l'heure où toute la presse généraliste s'est emparée du fait divers pour en faire ses choux gras, leur journal est encore à la marge, perçu comme vulgaire. On les suspecte de faire du sensationnalisme de mauvais goût, de flatter nos bas instincts. Pour autant, les journalistes qui y travaillent n'en sont pas moins d'authentiques enquêteurs. Des survivants de la « rubrique des chiens écrasés », des amoureux du terroir. Les derniers représentants de la presse écrite à véritablement arpenter le terrain. Et contrairement aux idées reçues, rien dans leurs colonnes n'est jamais inventé. Tous les faits rapportés sont 100% authentiques. Ce qui choque, c'est leur côté jeté en pâture selon leur unique précepte : « Si c'est vrai, on imprime ». J'ai trouvé qu'il y avait dans cette rédaction un côté « Charlie Hebdo », un ton teinté d'humour noir – celui des urgentistes. Autant d'éléments qui me poussaient à vouloir redorer un peu leur blason, et à insister auprès des producteurs pour garder le nom du journal.

Vous avez opté pour une enquête simple au profit de personnages complexes. Comment les avez-vous dessinés?

Au cinéma, je trouve qu'on passe souvent trop de temps à saisir les tenants et les aboutissants d'une intrigue. Qu'on l'imagine compliquée pour pas grand-chose. Je voulais tout simplifier. Ce qui m'intéresse, ce sont les personnages et la façon dont ils vont réagir aux situations. Au début du film, c'est presque un film choral, on est dans la chronique. Puis je me recentre sur la relation père-fille. Ensuite, vient le moment tant attendu où les personnages se mettent à exister par eux-mêmes. En fonction de leur caractère, on ne peut les contraindre à dire ou faire ce que l'on veut. C'est extrêmement plaisant de trouver cet équilibre, entre l'endroit où l'on souhaite embarquer le spectateur, et celui où les personnages iraient spontanément. On peut évidemment s'amuser à les placer dans des situations inconfortables, mais on ne peut pas faire n'importe quoi. Par exemple Samuel n'est pas un homme déconstruit, mais un journaliste un peu daté avec une haute opinion de son travail. Parce qu'il est personnellement très investi, il n'hésite pas à embarquer ses collègues au charbon. C'est aussi un père absent, touchant mais

un peu ringard. De la même manière, sa fille a des contradictions. C'est une jeune femme moderne qui n'est pas dénuée d'aprioris. D'abord en résistance, elle se prend au jeu du fait divers, obsédée par la question du mobile, et s'identifie de manière un peu facile à la victime. De manière générale, tout ce qui est nuancé m'intéresse, car cela oblige le spectateur à se positionner moralement.

Vous ne vous interdisez pas d'alléger le ton parfois…

Ces journalistes usent de méthodes atypiques, et l'enjeu de certaines enquêtes peut nous paraître dérisoire. C'est aussi un peu « Les Pieds nickelés », ce qui permet d'apporter de l'humour. Personnellement, je déteste quand le premier degré vient plomber les dialogues et le jeu des comédiens et cette façon indigeste qu'ont certains films de surligner ce qui se trame. Si le spectateur a parfaitement conscience d'être dans un thriller, les personnages eux, l'ignorent totalement. Sans quoi on tombe dans l'artificiel. J'ai plutôt envie de laisser vivre le quotidien, et que les personnages soient drôles – ou tentent de l'être – quand ils en ont envie. Que l'idée du genre ne vienne pas écraser toute autre forme d'émotion.

Quels autres films ont-ils pu vous inspirer à l'écriture ?

Impossible de ne pas convoquer les cinéastes du Nouvel Hollywood qui sont le fondement de ma cinéphilie: Spielberg « Duel », De Palma « Blow Out », Pakula « Les Hommes du Président », Polanski « Chinatown »… Sur ce film précis, je peux également citer « Mississippi Burning » de Parker ou « No Country for Old Men » des frères Coen. Sans compter les français que j'admire, comme Verneuil, Chabrol, Clouzot ou Tavernier. Mais la singularité de « Rapaces », son aspect d'emblée chronique, et la relation père-fille comme ossature font que je n'avais pas de référent majeur.

Qu'est-ce qui a motivé votre choix de confier à Sami Bouajila le rôle de Samuel ?

J'adore Sami. Je l'ai découvert lorsque j'étais encore en école de cinéma, dans « Drôle de Félix », le film de Ducastel et Martineau. Son énergie, son timbre de voix, sa diction, son sourire… J'ai tout de suite été fan. Nous sommes nombreux à le considérer comme notre Denzel Washington national. Alors quand son agent a suggéré son nom, cela m'a paru être une évidence. Sami a

conféré toute son humanité à son personnage, et toute sa cinégénie. Il a un sens du rythme inégalé, sait toujours où placer son regard. Mais c'est un homme tellement adorable que je devais souvent l'empêcher d'être trop familier avec Mallory qui incarne sa fille, pour ne pas immédiatement paraître trop sympathique, ni sauver trop vite son personnage (rires). Et d'ailleurs au final, c'était plaisant de constater à quel point, à la lecture du scénario, personne n'avait réellement mesuré la force de la relation père-fille. Et aujourd'hui, grâce aux acteurs et à la façon dont on les a accompagnés, c'est ce qui, pour moi, illumine le film.

Et comment avez-vous composé le reste du casting ?

Le rôle de Jean-Pierre Darroussin, je l'ai écrit pour lui. L'avoir sur mon plateau me paraissait irréel, tant il appartient à une famille de cinéma avec laquelle j'ai grandi. Ça m'a amusé de voir à quel point il était prêt à bouger son image pour le film. Il y a 25 ans, il avait joué dans « Le Poulpe » de Guillaume Nicloux, et il avait l'impression de renfiler le blouson de cuir de son personnage. Or ça collait plutôt bien avec la façon dont me sont apparus les vrais journalistes de « Détective ». De son côté, Valérie Donzelli véhicule une fantaisie, une nonchalance, et une impression de faire les choses spontanément qui font un bien fou. Avec elle, chaque prise est différente, tant elle apporte sans cesse un nouveau souffle. Stefan Crepon est un métronome impressionnant, doublé d'un partenaire idéal, et je me suis régalé à le diriger. Quant à Mallory Wanecque, elle n'avait que 17 ans et représentait la fraîcheur d'un visage moins connu. Avec elle, je me suis permis de procéder différemment. Je la dirigeais souvent à la voix, en direct, à la façon de Valéria Bruni-Tedeschi. Je lui disais que son côté enfantin marchait pour le début du film, mais qu'ensuite elle devait s'imaginer quelques années plus tard, lorsqu'elle serait une femme. Le fait de la diriger un peu différemment, ça perturbait un peu les autres comédiens. Mais Mallory est intelligente et sans aucun ego. Elle a adoré l'exercice, et le fait d'y parvenir. Entre eux tous, des liens se sont créés naturellement. Il y avait sur le plateau un climat de confiance très agréable.

Est-ce essentiel, pour vous, l'ambiance du plateau ?

C'est une priorité. Pour moi, la manière de travailler est plus importante que le résultat final. Je préfère un film moyen tourné dans la joie qu'un chef d'oeuvre arraché dans la douleur. Comme un contre-pied à notre passé. Se positionner dans cette bienveillance est un plus, et permet de

transmettre une forte énergie à l'équipe. D'ailleurs, avant de choisir tous mes collaborateurs, j'ai évoqué avec eux les conditions de travail qu'ils pouvaient idéaliser, et le climat doux que je recherchais. L'idée était de savoir comment on pouvait faire, aujourd'hui, un cinéma qui puisse accorder le meilleur de chacun, tout en évitant le pire. Il y a sur mes plateaux une organisation moins pyramidale qu'ailleurs. Tout le monde peut donner son avis. Et si c'est parfois un peu chronophage, cela me convient parfaitement, tant j'ai à coeur que tout le monde s'y retrouve.

Quelles étaient vos exigences en matière de mise en scène?

Je crois en la puissance du découpage, en l'émotion suscitée par un cut bien placé. Au sens profond d'un mouvement d'appareil, d'une composition de cadre, à la musicalité des images. Pour moi, chaque plan doit formuler une idée spécifique, et trouver la technique nécessaire à l'expression de cette idée. Pour chaque séquence, je recherche le plan, le cadre, le mouvement d'appareil le plus lisible, le plus apte à transmettre l'information que je veux faire passer. J'admire profondément les plans-séquences, où toute l'acuité d'un moment s'offre dans sa continuité. Mais je préfère les films bien découpés, et cette précision mathématique du montage, où chaque plan existe en fonction du style, et non pour rattraper des faiblesses de tournage. Je voulais que le film ait une dimension spectaculaire. Voilà pourquoi j'ai privilégié les longues focales très esthétiques. Et si j'ai pu faire de nombreuses concessions ici et là, en fonction des contraintes et du budget, j'ai insisté pour que nous ayons quatre jours entiers pour tourner la

grande scène du « Napoléon » - car il y a une durée incompressible au fait de bien découper les choses. Entre les scènes tournées en rase campagne dans les Hauts de France, celles dans la rédaction à Paris, et celles tournées à Chambéry et Grenoble, nous ne pouvions pas dépasser 33 jours alloués.

Et pour l'image ?

J'ai fait appel au chef opérateur Victor Seguin qui avait notamment travaillé sur « Gagarine » et « À plein temps ». On a pris le temps de faire un découpage technique très précis de l'ensemble du film, ce qui nous a par la suite été très utile pour pallier aux différents imprévus : resserrement du plan de travail, scènes à couper, quelques réécritures, pas mal de galères dont je vous passe le détail… Avec Victor, nous voulions faire quelque chose de graphique, mais aussi de singulier. Nous avons opté pour la caméra Venice 2 de chez Sony, très riche en informations, en résolution et en dynamique. Très sensible en couleurs et aux basses lumières, idéale pour un tournage nocturne, afin de permettre au spectateur de se sentir immergé dans chaque environnement.

Quelles étaient vos attentes concernant la musique?

Amine Bouhafa dont j'avais adoré le travail sur « Les Filles d'Olfa » de Kaouther Ben Hania, a découvert en même temps que moi le premier montage du film, juste après le tournage. Et il en a immédiatement tiré le thème principal. Et m'a raconté que dans le taxi qui le ramenait chez lui, il a siffloté un air qu'il s'est empressé d'enregistrer sous les yeux étonnés du chauffeur. Après quoi nous avons repéré les endroits qu'il fallait illustrer musicalement et travaillé en fonction de mes aspirations. Étant mélomane, j'avais des idées précises sur ce que je voulais - parfois à la note près. D'une manière générale, je n'aime pas être pris en charge par la musique. Je ne veux pas qu'elle soit redondante avec l'image, ni qu'elle me dise ce que je dois penser. Mais plutôt qu'elle me surprenne, quitte à me soulever le coeur. Voilà pourquoi, comme avec le chef opérateur, on parlait autant d'émotions et de sensations, que de musique.

Le réalisme est très marqué dans « Rapaces ». Qu'est-ce que cette notion apporte selon vous ?

J'aime cette idée d'embarquer le spectateur dans un grand thriller et lui montrer que cela passe avant tout par des situations plausibles, accessibles et quotidiennes. Pour autant, je ne veux pas que le suspense devienne un artifice du récit. En tant que spectateur, je souffre de rester trop souvent insensible à la violence qu'on m'impose. Je reste passif, en dehors, sans me sentir impliqué, ni impacté. Tandis que les situations du quotidien m'attrapent instantanément. Et je crois, même si c'est difficile à faire, qu'il faut tenter de revitaliser l'empathie du spectateur, de susciter son engagement. De façon générale, je suis convaincu que l'empathie est un outil formidable, qui permet tout à la fois d'entrer dans un film, de le vivre intensément, puis de le quitter sereinement. En ayant au passage questionné des problématiques sociétales, ce qui n'empêche pas les scènes d'être cinématographiques. Et comme elles sont en prise avec le réel, tout le monde peut s'y retrouver. La scène de climax où ils sont coincés dans « Le Napoléon » illustre très bien cela : père et fille se retrouvent dans un restaurant, entourés de clients, sans pouvoir identifier lesquels sont après eux. S'ils regagnent leur voiture, ils dévoilent leur identité. S'ils restent là sans bouger, ils sont coincés. Ici, j'ai eu envie d'étirer le temps, en jouant sur une double temporalité. Celle des clients qui dînent tranquillement ; un temps qui s'étire, se dilate. Et celle de Samuel et Ava, leur urgence silencieuse, qui rend la scène irrespirable. Tout le monde peut s'identifier au fait d'être pris au piège.

Le dernier tiers du film offre un grand moment de suspense, comment l'avez-vous abordé ?

Sur ce projet comme sur le précédent, avant de me mettre à écrire, j'ai beaucoup réfléchi à la notion même de suspense. Comment il peut et doit servir le sens du récit. J'ai ensuite articulé toute l'intrigue autour de quelques idées fortes qui m'inspiraient. Dans « Rapaces, » le spectateur et les personnages se retrouvent hantés par des voix d'hommes, celles de ces tueurs que l'on entend par le biais de la radio CB. On les entend sans les voir, on ressent leur aigreur, leur colère, leur détermination. Et ces voix presque fantomatiques incarnent le danger. D'autant que – et c'est le principe d'une radio à ondes courtes - si on les entend, c'est que ces hommes sont forcément dans un périmètre assez proche. Dans la voiture du héros, il y a une CB embarquée avec un VU-mètre, un outil très visuel, qui mesure l'intensité du signal. Et donc, l'intensité du danger. Lorsque l'aiguille bascule dans la zone rouge, cela signifie que les tueurs sont tout près, même si on ne les voit pas encore. Un travail sur l'image, le son et le hors-champ, qui me passionne totalement.

4. Filmographie de Peter Dourountzis

2025	« Rapaces »
2020	« Vaurien »
2016	« Grands boulevards », court-métrage
2014	« Errance », court-métrage

5. Liste artistique

Sami Bouajila	Samuel
Mallory Wanecque	Ava
Jean-Pierre Darroussin	Christian
Valérie Donzelli	Solveig
Andrea Bescond	Elizabeth
Stefan Crépon	Aubin
Gilles Cohen	Spagiani
Samuel Jouy	Pére de Jessica
Paul Hamy	Luc Lacombe
Matthieu Lucci	Némésis

6. Liste technique

Réalisation	Peter Dourountzis
Production	Oriflamme films, 24 25 films (mediawan)
En coproduction avec	Zinc., France 2 Cinéma
	Auvergne-rhône-alpes Cinéma
	Panache Productions
	La Compagnie Cinématographique
Partenaires	France Télévisions
	Netflix
	La région auvergne-rhône-alpes et du CNC
	Entourage Sofica 3
	Cineaxe 6
	Cinecap 8
Avec le soutien de	Tax Shelter
	La Sacem
Avec la participation de	France Télévisions
	Netflix
Producteurs	Thibault Gast
	Matthias Weber
	Christophe Delsaux
Scénario	Christophe Cantoni
	Christophe Cousin
	Fabianny Deschamps
	Peter Dourountzis
Direction de la photographie	Victor Seguin
Chef opérateur son	François Boudet
Montage	Jean-Christophe Bouzy
Musique	Amine Bouhafa
Musique originale	Kaouther Ben Hania
Casting	Elodie Demey
	Juliette Denis

cineworx gmbh

Décors	Olivier Radot
Costumes	Rachele Raoult
Maquillage	Lisa Schonker
Coiffure	Emma Picard
1er assistant réalisateur	Nicolas Saubost
Direction de production	Thomas Berthon-Fischman
Direction de post-production	Aurélien Adjedj
Régie générale	Roland Berthemy
Distribution Suisse	cineworx
Ventes internationales	Ginger & Fed